



NAHID ABOUMANSOUR
À main tendue

Dans son pays d'origine, le Liban, Nahid Aboumansour bâtissait des maisons. Mais une fois arrivée au Québec, l'architecte de formation s'est vu refuser l'accès à sa profession, faute de compatibilité entre les ordres professionnels. C'est alors qu'elle a décidé d'aider ses semblables en fondant Petites-Mains, un organisme d'insertion sociale pour les femmes immigrantes.

propos recueillis par **véronique harvey**

Comment s'est déroulée votre insertion dans votre pays d'adoption? Quand je suis arrivée au Québec, en 1989, ma maîtrise en architecture n'était pas reconnue, alors je me suis mise à étudier le français et à essayer de comprendre comment fonctionne la société québécoise afin d'y trouver

ma place. En 1991, j'ai commencé à faire du bénévolat auprès des immigrants nouvellement arrivés au Québec et j'ai été troublée de constater qu'autant de gens restaient à la maison en ne faisant rien d'autre que de cuisiner pour leur famille parce qu'ils ne trouvaient pas d'emploi.

Je me suis demandé comment je pouvais les aider et, avec Sœur Denise Arseneault, on s'est intéressées aux femmes qui venaient chercher des denrées à la banque alimentaire des Sœurs de Sainte-Croix, à Côte-des-Neiges. Par la suite, en 1995, l'organisme Petites-Mains a officiellement vu le jour.

Parlez-nous de Petites-Mains.

C'est un organisme qui œuvre sur trois plans: formation, insertion et économie. La majorité des femmes qu'on aide n'ont jamais travaillé à l'extérieur, même dans leur pays d'origine. Des femmes au foyer. Mais quand elles arrivent ici, elles doivent s'impliquer financièrement, car le coût de la vie est très élevé... surtout avec des enfants. On offre donc trois programmes: couture industrielle, aide-cuisinière et commis de bureau. Le but de notre organisme est d'amener les femmes vers l'autonomie financière, qui est synonyme de liberté.

Pourquoi était-il important pour vous de dédier votre carrière à cette cause sociale? Quand une personne immigrante arrive dans un nouveau pays et qu'elle se heurte à des barrières professionnelles, elle doit faire un grand deuil parce qu'elle ne peut plus occuper l'emploi qu'elle avait dans son pays d'origine, ce pour quoi elle a étudié, ce dans quoi elle a travaillé et qui la rendait heureuse. C'est difficile! Les femmes me disent en pleurant qu'elles ont perdu

leur dignité. Elles sont venues ici pour améliorer leur qualité de vie: leurs enfants vont à l'école et sont en sécurité, certes, mais ces femmes, elles, sont prises à la maison. Ça résonne très fort en moi, parce que j'ai subi le même sort. Je sais donc à quel point ça peut affecter le moral et la confiance. Alors j'ai décidé de me lancer et de bâtir des humains plutôt que des maisons.

Après 27 ans à la tête de cet organisme, quelle est votre plus grande fierté? De voir comment j'ai pu amener du bonheur chez les femmes et du bien-être dans leur maison.

Qu'avez-vous appris en travaillant auprès de ces femmes? La résilience. J'étais déjà résiliente moi-même, mais en voyant la force de ces immigrantes qui viennent de loin, qui sont marginalisées mais qui se battent pour un avenir meilleur, c'est devenu encore plus fort à l'intérieur de moi.

Quel conseil aimeriez-vous donner aux immigrantes qui arrivent au Québec? Quand on débarque dans un nouveau pays, il faut stabiliser notre vie et l'avenir de nos enfants. J'ai vu trop de gens aller et venir sans arrêt pour finalement ne jamais réussir à s'intégrer parfaitement à la société... Les cinq premières années sont primordiales pour la stabilité: il faut se trouver un bon logement, un emploi ou une formation pour réussir son insertion. Et il faut accepter tout le monde pour apprendre à vivre en société. V